

M. Alphonse Nantel, étudiant en droit, de St. Jérôme, et frère de M. le Supérieur du Collège de Ste. Thérèse, a écrit dans la *Minerve* une série d'articles intéressants et utiles sur les ressources et la colonisation du Nord. Il a montré les progrès réalisés, depuis quelques années dans cette partie du pays, et fait le tableau de la prospérité qu'on y verra, si on trouve le moyen d'améliorer l'agriculture et de construire les chemins de fer projetés. Il a rendu hommage, en passant à l'Hon. N. D. Morin, qui a tant fait pour le développement du Nord, et à MM. Larocque, Lavallée et Pierre Bohémier et plusieurs autres qui ont donné l'exemple de l'énergie et du dévouement.

LE DÉBOISEMENT.

Le *National* a publié sous ce titre un excellent article. Il est temps que le gouvernement et les Chambres s'occupent de cette question; il est triste d'être forcé de reconnaître que dans un pays comme celui-ci, on est exposé à manquer bientôt de combustible et de bois pour nos industries.

Déjà, dit le *National*, nous achetons des pays voisins les bois qui entrent dans la fabrication des voitures; la carrosserie n'est plus, à l'heure qu'il est, une industrie payante, parce que les ouvriers, en cette branche, n'ont plus sous la main la matière première, on ne l'ont qu'avec difficulté. Pourquoi cela? Parce que le colon, ambitieux de pousser hardiment les travaux de défrichement, a coupé son bois sans le trier, sans le partager, sans faire d'exception; il a tout coupé en bois de corde, il a vendu le tout, mélangeant le bois dur avec le bois mou et débitant à en faire crever ses chevaux, sur les petits marchés locaux. Aujourd'hui, nos ouvriers canadiens, en certaines branches, font venir des Etats-Unis plusieurs qualités de bois dont la disparition provient de l'imprudence des uns, l'imprévoyance des autres et l'absence de dispositions législatives sur cette question.

En effet, rien de défectueux comme le système suivi jusqu'ici dans l'exploitation de nos forêts. Le propriétaire commence par abattre plusieurs arbres; il coupe les pièces les plus susceptibles d'être transportées à peu de frais et vendues à plus haut prix. Le déchet on ne s'en occupe pas; il git là sur le sol, dans l'ornière, dans le marais. C'est-à-dire que sur \$100 on prend \$75 et on jette au quatre vents du ciel \$25. Il est donc évident que nous reculons obstinément la forêt sans nous mettre en peine de l'avenir.

NOTRE-DAME DE LOURDES.

Cet humble village est toujours le rendez-vous de milliers de personnes venues de toutes les parties de la France. Parmi les derniers miracles on cite les suivants:

Deux petites filles aveugles de naissance, jetées dans la piscine, en sont sorties voyant. Elles étaient venues par la main, à tâtons; elles se sont retirées les yeux au ciel et en sautant de joie.

—Ce fut comme une décharge électrique, écrivait l'un des témoins oculaires de la scène. Je n'ai jamais eu ni vu tant d'émotion. On criait, on tombait à genoux, on levait les mains au ciel, on acclamait la sainte Vierge!... Nous étions tous à peu près fous, mais fous de joie et d'attendrissement!

Les hommes sont tellement appesantis par la matière, que tout rayon du monde surnaturel les trouble profondément. La moindre vision des sphères invisibles est comme un coup de foudre pour l'âme qu'ils ne peuvent supporter impunément.

Le 4 au matin, un paralytique porté sur un brancard s'en est retourné emportant son brancard.

A l'un des derniers pèlerinages, un enfant couvert de la tête aux pieds d'une sorte de croûte de lait dégénérée est plongé dans la piscine, et on l'en retire purifié; la croûte est tombée comme une écaille, disent les témoins oculaires. Une seule tache restait, juste au milieu du front, pour attester la maladie.

Au moment où j'écris, la ville est en rumeur.

Une sourde-muette de Blois, âgée d'une vingtaine d'années et soignée à l'hôpital d'Orléans, vient d'être amenée près de la source. Une dame angevine, bien connue dans son pays dont on cite le nom, Mme de Montjoux, a pris de l'eau dans sa main et en a frotté les oreilles et les lèvres de la sourde. Tout à coup la malade frissonne. Elle porte la main à ses oreilles et fait signe qu'elle entend. L'ardente expression qui se peint sur ses traits achève d'interpéter son geste.—Criez: *Vive Marie!* s'écrie-t-on autour d'elle.—*Vive Marie! Vive Notre-Dame de Lourdes!* disent encore les assistants électrisés.—*Vive Notre-Dame de Lourdes,* répond en scandant chaque mot la jeune fille.

L'impression de cette scène arrive jusqu'à moi. Chacun conte des détails émouvants. La foule, qui était immense à ce moment, a poussé d'immenses acclamations, et dans son délire sacré a failli étouffer la jeune fille. Chacun voulait la voir et la toucher. Mgr l'évêque de Tarbes, qui disait la messe à l'autel de la grotte, n'a pu obtenir qu'à grande-peine un peu de calme. Il a dit qu'il fallait attendre, et que l'état de la malade, bien que visiblement amélioré, n'offrait pas des signes assez certains de guérison pour être considéré comme un miracle. Toujours la même prudence de la part de l'Église; mais des paroles si sensées n'ont pu contenir l'enthousiasme des spectateurs, et la jeune fille courant de très-réels dangers, il a fallu que les gendarmes lui fissent un rempart de leur corps jusqu'à son logement.

Les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques marchent, les lépreux guérissent et les pauvres sont évangélisés.

Quel autre signe faut-il encore? Vingt mille regards ont vu ce que je te dis; vingt mille bouches le répètent.

LA FASCINATION.

Une des choses qui intriguent le plus les hommes de science est cette faculté de fascination que possèdent certains animaux, entre autres le serpent. On trouve dans le tableau encyclopédique de l'abbé Bonnatere des choses intéressantes sur cette question.

Dans quelques pays de l'Europe, on accorde cette vertu attractive à plusieurs espèces de couleuvres. Un homme instruit m'a assuré qu'il avait vu un petit troglodyte attiré par un serpent à collier. Cet animal avait la gueule béante et tenait ses yeux fixés sur l'oiseau, qui faisait des efforts pour s'enfuir.

Mais, retenu par une force magique, il poussait de petits cris d'alarme et de douleur. Enfin, entraîné par une puissance irrésistible, il se précipita de lui-même dans la gueule du serpent!!

Le naturaliste anglais Catesby avait entendu faire "à un grand nombre de personnes" un récit de tout point semblable. Aussi se garde-t-il bien de nier le fait, quoiqu'il n'en ait jamais été témoin dans ses voyages en Virginie, en Californie, dans la Floride et dans les îles Bahama.

L'amour du merveilleux et du pittoresque ne nous fera rien sacrifier de la vérité aux entraînements faciles de l'imagination; et, en ophiologiste de hasard, mais non de fantaisie, nous rapporterons ici au sujet de la fascination ce que nous avons pu voir de nos yeux.

C'était dans le Comtat Venaissin, au pied du mont Ventoux. Au milieu d'une de ces journées d'été sans air, torrides, étouffantes, où l'on voit à la surface du sol comme des effluves de calorique qui tremblotent, nous nous reposions à l'ombre, dans une espèce d'oasis fraîche et verdoyante, entourée de garrigues brûlées par le soleil.

Tout à coup les cris désordonnés d'un petit oiseau se firent entendre, et je le vis qui se démenait d'une singulière façon à quelques mètres en l'air.

Le serpent n'était pas loin.

Une ser (couleuvre) que pipa un oiseau! aurait dit un paysan comtadin.

L'oiseau était un de ces becs-fins qu'on appelle communément la fauvette des roseaux. La queue étendue en éventail, toutes les plumes brisées, battant des ailes avec précipitation, il se crispait d'horreur, ne cessait de pousser des cris d'épouvante, épuisait vainement ses forces pour s'arracher à quelque danger terrible. Comme si elle eût été retenue par un fil invisible, la pauvre fauvette, en ses évolutions saccadées, s'élançait de tous côtés; mais le fil invisible la retenait toujours et l'amenait peu à peu vers la terre.

Je jetai les yeux au-dessous, dans la perpendiculaire. Emergent sur quelques tiges de chardon, une petite tête fine, triangulaire, aplatie, avec des yeux fixes, d'unardolement étrange, semblait se dodeliner tranquillement, et était occupée à suivre et à maîtriser les mouvements. Les efforts de l'oiseau.

Sans doute ces yeux le fascinaient; et les petites mâchoires étaient prêtes à s'ouvrir démesurément pour engoulir une proie facile.

C'était une grosse couleuvre commune (la verte-jaune) debout sur sa queue.

Encore un instant, et l'oiseau tombait dans la gueule avide, car il était à bout de forces; ses cris, plus plaintifs, plus pressés, dénotaient la fin.

C'eût été l'occasion rare de voir la chose jusqu'au bout; mais je ne m'en sentis pas le cœur et j'empêchai cet horrible festin d'un animal avalant un animal vivant: je lançai une pierre.

La couleuvre se replia, resta cachée. Voilà le charme rompu. L'oiseau partit d'un trait, décrivant une longue parabole, et brusquement tomba à cinquante pas.

Je courus à lui. On l'aurait cru en catalepsie. Il se mit à soubressauter comme une carpe; mais aussitôt il sembla reprendre ses esprits, se tint assez carrément sur ses pattes, mit en ordre son plumage ébouriffé, fit deux ou trois bonds au-dessus des herbes, en prenant enfin son élan, s'éleva peu à peu et disparut derrière les grands arbres.

NECROLOGIE.

MM. les Rédacteurs,

J'ai la douleur d'enregistrer aujourd'hui dans les colonnes de votre sympathique journal, la mort d'un homme regretté de tous. M. Edouard Slevin, si bien connu pour ses grandes entreprises sur la côte nord de Saint-Laurent, et décédé après une courte maladie, à la Baie Saint-Paul, le 7 octobre courant.

Né en novembre 1819, de parents irlandais, il avait, dès ses premières années, montré une aptitude peu commune pour les affaires. En 1844, il épousait Mary-Ann Nesbitt, fille aînée de J. J. Nesbitt, Ecr., le doyen des constructeurs de navires de Québec, et s'établissait aux Eboulements, comté de Charlevoix. Sa mort jette dans le deuil, non-seulement un cercle nombreux de parents et d'amis, mais aussi le monde industriel, qui voyait en lui le père de l'industrie de la Rivière Nord de Saint-Laurent; autour de son nom viennent se grouper les souvenirs les plus reculés de l'industrie dans cette partie du pays. Enfant de la Verte Erin, jeté sur la côte hospitalière du Canada; sans ressources autres que sa propre énergie et la bonne volonté de ses frères adoptifs, il a su, par un travail indéfectible et un caractère intègre, tracer à grands traits l'avenir de cette partie de la Province; d'un seul coup-d'œil, il a embrassé les ressources de ce pays jadis presque inabordable.

Ce n'est pas trop de dire que M. Slevin était un homme extraordinaire; d'ailleurs l'avenir confirmera ce qu'une plume amie peut paraître avancer de trop. Il le disait souvent aux citoyens de cette localité: "Chez nous doit fleurir dans tout son éclat l'industrie canadienne;" et seul, avec son énergie, il a fait ce qu'un gouvernement n'aurait pu faire; il a fondé sur les bords du Saint-Laurent et sur des bases certaines, la plus grande industrie dont la Province puisse se vanter. La *Compagnie Canadienne de Fer Transatlantique* lui doit le jour: son sens pratique en même temps que patriotique vaut à la Baie Saint-Paul et aux environs l'avenir si prospère qui les attend. Jusqu'à ce jour les citoyens de la Baie Saint-Paul et des environs ne vivaient que du fruit toujours décroissant de leurs poursuites agricoles, ayant pour charmer le coin du feu le récit des exploits de leurs ancêtres dans la défense de la Nouvelle-France: dorénavant, ils occuperont une place marquante dans les rangs du monde industriel canadien. Mais ils n'oublieront jamais celui que son dévouement et son travail ardu dans leurs intérêts, ont conduit prématurément à la tombe! En effet, tous sont unanimes à proclamer que M. Slevin est mort victime de son travail incessant et infatigable.

Tout est fini! une population entière demande si c'est un rêve! il n'est plus, mais ses œuvres restent. Son nom grandira toujours dans le souvenir de ses concitoyens. Son nom sera dans les annales de cette partie du pays, un nom à citer aux enfants de ceux qui l'ont connu, comme le modèle de l'homme laborieux et intègre. Il aura sa récompense dans la reconnaissance de cette population.—*Journal de Québec.* T. N.

OBITUAIRE.

Décédé subitement à Monte-Bello, Seigneurie de La Petite Nation, comté d'Outaouais, Québec, pendant qu'il traversait l'Ottawa en canot, avec sa fille *Olive*, le 23 Septembre dernier, Michel Beaudry, Ecr., J. P., Président des commissaires pour les Petites Causes, ancien marguillier et commerçant de bois du lieu, à l'âge de 68 ans.

M. Beaudry était fils unique du premier mariage de feu sieur Michel Beaudry et feu dame Rose Brien-Durocher. Il est né à St Roch, comté de l'Assomption, et était résident en la dite Seigneurie, depuis 60 ans, où il fit de grandes affaires dans le commerce de bois, et par son caractère ferme et énergique, sa conduite intègre, il sut mériter la confiance de ses co-paroissiens, qui plusieurs fois l'élirent Conseiller et Maire. Des revers de fortune l'obligèrent de se retirer des affaires, puis la mort de ses deux fils, le capitaine Nazaire Beaudry, décédé à 26 ans, aux Etats-Unis, pendant la guerre de la Rébellion, où il était un des employés du gouvernement du Nord, puis en décembre dernier, celle du Dr. Raphaël Beaudry, décédé à Monte-Bello à 28 ans seulement, achevèrent de miner cette forte constitution! Il laisse une épouse affligée, à laquelle il était uni depuis 42 ans, et 7 enfants, pour le pleurer. Ses funérailles eurent lieu au milieu d'un grand concours de personnes. R. I. P.—*Communiqué.*

LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

ROMAN EMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

(Suite.)

La table, l'armoire, le lit, le bahut, les chaises, tout était en bois de sapin et du travail le plus grossier. A peine avait-on pris soin d'équarrir le bois avant de le mettre en œuvre.

Thémise et ses trois sœurs couchaient dans l'autre chambre, où se trouvait aussi le métier à tisser de la jeune fille, qui gagnait quatre sous par jour à faire des mouchoirs de cotonnade pour la fabrique de Bolbec.

Thémise avait dix-huit ans, et nous avons, un peu plus haut, esquissé son portrait.

Ses sœurs n'étaient encore que des enfants.

Une marmite remplie de pommes de terre, suspendue à la crémaillère au-dessus de la flamme brillante d'un feu de joncs marins, répandant dans la chaumière son épaisse vapeur.

Le pêcheur Fabien, debout auprès de la porte, fumait silencieusement une petite pipe noire.

Jeanne Vatinel, sa femme, disposait sur la table les fourchettes de fer et les assiettes de faïence à grandes fleurs rouges et jaunes.

Thémise, assise au coin de la cheminée, était toute pâle encore de son émotion et de son évanouissement du matin.

Les trois petites filles jouaient, au milieu de la chambre, avec un chat noir et blanc, auquel elles tiraient la queue et les oreilles, et qui se laissait faire avec une bonhomie bien propre à réhabiliter la race féline dans l'esprit de ses détracteurs.

C'était le moment où Denis Coquin allait prier l'abbé Bricord de bénir la balle d'argent.

La porte s'ouvrit et Alain Poulailler entra.

—Bonsoir, la compagnie....—dit-il.

Thémise tressaillit légèrement, et, de pâle qu'elle était d'abord, elle devint aussitôt toute rouge, comme une pivoine en fleur.

Fabien Vatinel, sans desserrer les dents, prit cordialement la main que lui tendait le nouveau venu.

Alain Poulailler était un garçon fort bien vu de tout le monde et très-aimé dans le village.

Sa force, sa hardiesse comme marin, son habileté comme pêcheur, lui avaient conquis l'estime générale, en même temps que la douceur et la bienveillance de son caractère lui conciliaient l'affection.

Il possédait une chaumière, un petit champ dans lequel la récolte de pommes de terre était excellente: il avait un canot et des filets, il était en outre jeune et bien tourné.

Tout cela faisait de lui le meilleur parti d'Étretat.

Fabien Vatinel et sa femme n'avaient donc pas été médiocrement flattés, quand ils avaient vu Alain Poulailler venir chez eux, avec une assiduité dont ils devaient bien la véritable cause.

La beauté de Thémise était l'irrésistible aimant auquel obéissait Alain.

Les deux jeunes gens s'aimaient d'amour tendre.

Alain dit bonjour à la vieille mère, il caressa le chat, il embrassa les petites filles, puis il alla s'asseoir en face de Thémise, de l'autre côté de la cheminée, et, au lieu d'entamer la conversation comme de coutume, en parlant de la pluie et du beau temps, du vent et de la mer, de la pêche de la veille et de celle du lendemain, il se renferma dans un profond silence, tout en regardant la jeune fille à la dérobée.

VII.—LES ACCORDAILLES.

Sans doute Thémise devinait la cause de la taciturnité de son amoureux, car elle ne semblait ni s'en étonner, ni s'en offenser.

Ce silence courait donc grand risque de durer indéfiniment, si Fabien Vatinel ne l'eût rompu tout à coup en s'adressant au jeune homme.

—Dis donc, Alain,—lui demanda-t-il,—pourquoi que te voilà, à ce soir, comme ça, tout chose?... T'étais plus dégourdi que ça, à ce matin, sur le gal!....

—Ah! père Vatinel,—répondit Alain,—c'est que j'ai une chose dans l'esprit, voyez-vous, qui me tourmente....

—Du chagrin?

—Pas du chagrin, mais du souci.

—A cause?

—A cause que j'ai une demande à faire à quelqu'un....

—Eh bien?... ..

—Et que, poursuivit le jeune homme, si on me refuse ce que je veux demander, aussi vrai que je m'appelle Alain Poulailler, que j'ai un bon chrétien et que je connais bien mon état de pêcheur, je n'aurai plus qu'à piquer une tête du haut de la falaise, depuis la *Tour-aux-Demoiselles* dans la mer....

Disons en passant que la falaise, à l'endroit désigné par Alain, était taillée à pic et d'une effrayante hauteur.

Fabien Vatinel se mit à rire.

—Vous riez!.... s'écria vivement Alain.

—Dam! oui, car j'imagine que si celui de qui dépend ce que tu désires savait qu'il ne tient qu'à lui de te faire faire un pareil saut, il faudrait qu'il eût bien mauvais cœur pour te refuser....

—Ainsi, demanda Alain, si c'était vous?... ..

—Oh! si c'était moi, je te répondrais: Accordé d'avance!....

—Quoi que ce soit? murmura le jeune homme transporté de joie.

—Ma foi oui, quoi que ce soit.... à moins que la chose ne fût impossible, comme de te faire pêcher du hareng frais au mois de juillet dans la baie d'Étretat, ou de te prêter quarante-cinq livres tournois.... Par malheur, ce n'est pas à moi que tu veux faire ta demande, et tout ce que je puis pour ton service, c'est de te souhaiter bonne chance....

1 *Gal*, abréviation usitée parmi les pêcheurs, pour dire le *valet*.